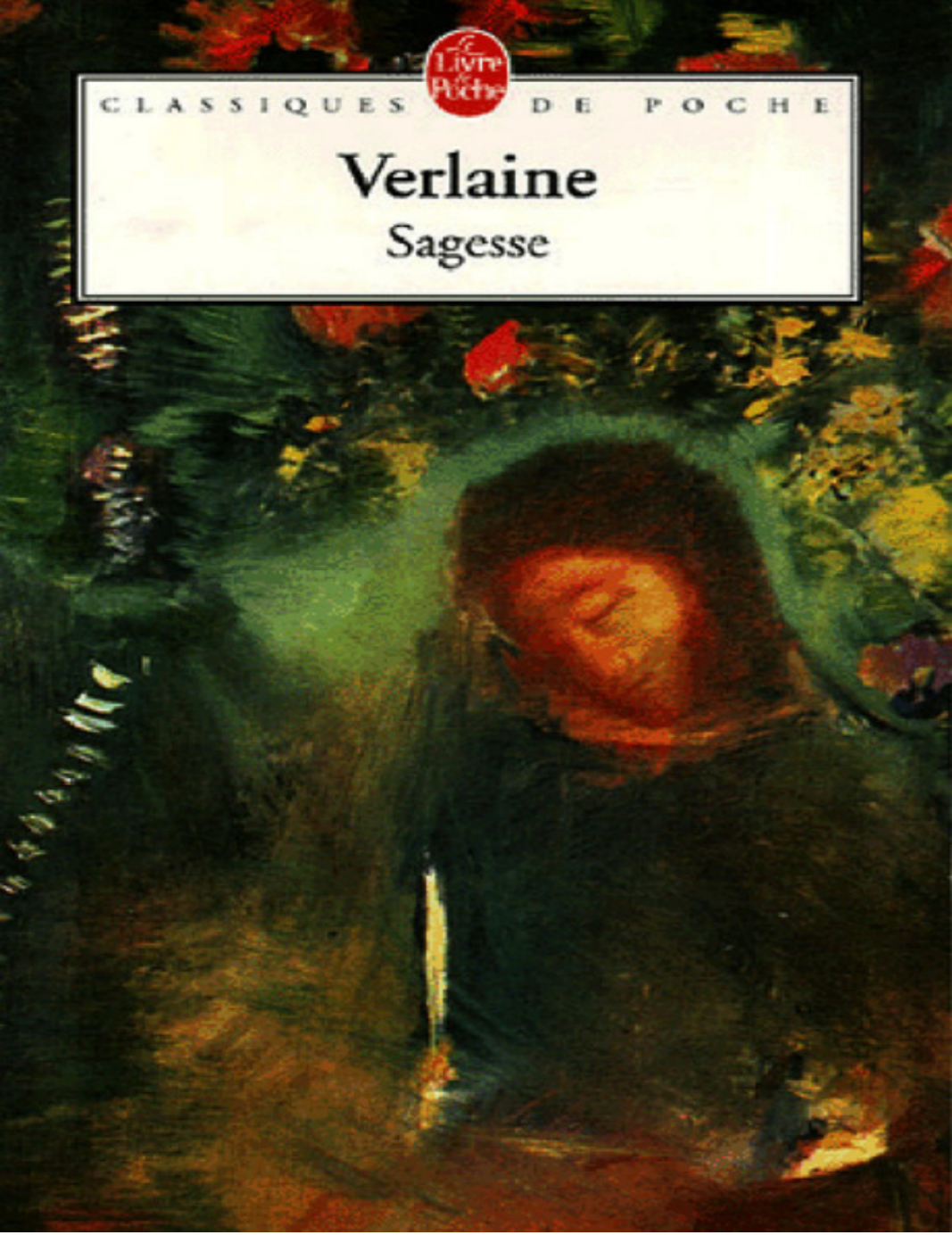
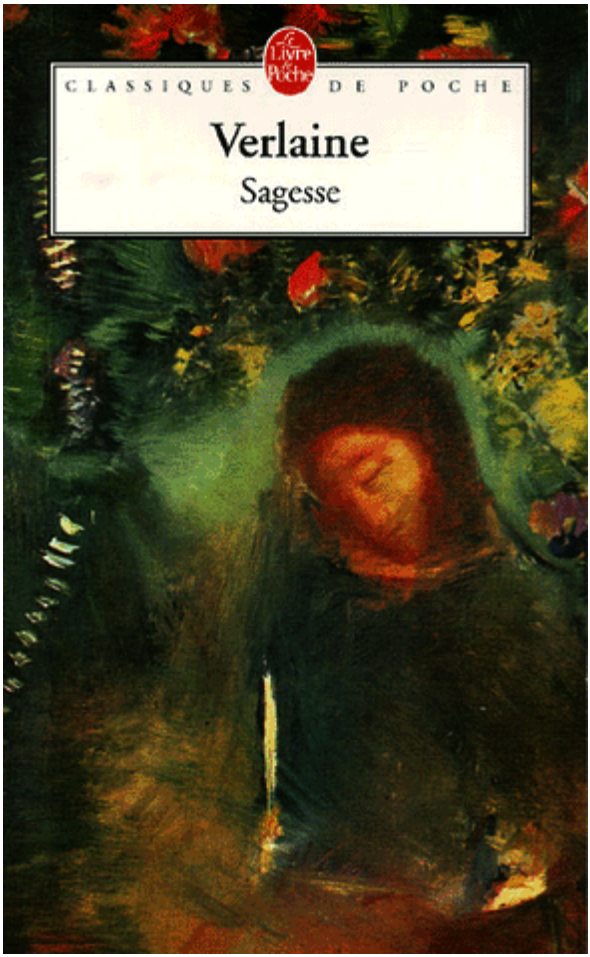

Le Livre de Poche
CLASSIQUES DE POCHE
Verlaine
Sagesse



SAGESSE

PAUL VERLAINE

SAGESSE

A MA MERE

P. V.

(Mai 1889)

PRÉFACE DE LA PREMIERE ÉDITION

L'auteur de ce livre n'a pas toujours pensé comme aujourd'hui. Il a longtemps erré dans la corruption contemporaine, y prenant sa part de faute et d'ignorance. Des chagrins très mérités l'ont depuis averti, et

Dieu lui a fait la grâce de comprendre l'avertissement. Il s'est prosterné devant l'Autel longtemps méconnu, il adore la Toute-Bonté et invoque la Toute-Puissance, fils soumis de l'Eglise, le dernier en mérites, mais plein de bonne volonté.

Le sentiment de sa faiblesse et le souvenir de ses chutes l'ont guidé dans l'élaboration de cet ouvrage qui est son premier acte de foi public depuis un long silence littéraire : on n'y trouvera rien, il l'espère, de contraire à cette charité que l'auteur, désormais chrétien, doit aux pécheurs dont il a jadis et presque naguère pratiqué les haïssables moeurs.

Deux ou trois pièces toutefois rompent le silence qu'il s'est en conscience imposé à cet égard, mais on observera qu'elles portent sur des actes publics, sur des événements dès lors trop généralement providentiels pour qu'on ne puisse voir dans leur énergie qu'un témoignage nécessaire, qu'une confession sollicitée par l'idée du devoir religieux et d'une espérance française.

L'auteur a publié très jeune, c'est-à-dire il y a une dizaine et une douzaine d'années, des vers sceptiques et tristement légers. Il ose compter qu'en ceux-ci nulle dissonance n'ira choquer la délicatesse d'une oreille catholique

: ce serait sa plus chère gloire comme c'est son espoir le plus fier.

Paris, 30 juillet 1880.

I

Bon chevalier masqué qui chevauche en silence, Le Malheur a percé mon vieux coeur de sa lance.

Le sang de mon vieux coeur n'a fait qu'un jet vermeil, Puis s'est évaporé sur les fleurs, au soleil.

L'ombre éteignit mes yeux, un cri vint à ma bouche Et mon vieux coeur est mort dans un frisson farouche.

Alors le chevalier Malheur s'est rapproché, Il a mis pied à terre et sa main m'a touché.

Son doigt ganté de fer entra dans ma blessure Tandis qu'il attestait sa loi d'une voix dure.

Et voici qu'au contact glacé du doigt de fer Un coeur me renaissait, tout un coeur pur et fier, Et voici que, fervent d'une candeur divine, Tout un coeur jeune et bon battit dans ma poitrine !

Or je restais tremblant, ivre, incrédule un peu, Comme un homme qui voit des visions de Dieu.

Mais le bon chevalier, remonté sur sa bête, En s'éloignant me fit un signe de la tête Et me cria (j'entends encore cette voix) :

« Au moins prudence ! Car c'est bon pour une fois. »

II

J'avais peiné comme Sisyphe

Et comme Hercule travaillé

Contre la chair qui se rebiffe.

J'avais lutté, j'avais baillé

Des coups à trancher des montagnes,

Et comme Achille ferraillé.

Farouche ami qui m'accompagnes,

Tu le sais, courage païen,

Si nous en rimes des campagnes,

Si nous avons négligé rien

Dans cette guerre exténuante,

Si nous avons travaillé bien !

Le tout en vain : l'âpre géante

A mon effort de tout côté

Opposait sa ruse ambiante,

Et toujours un lâche abrité

Dans mes conseils qu'il environne

Livrait les clefs de la cité.

Que ma chance fût male ou bonne,

Toujours un parti de mon coeur

Ouvrait sa porte à la Gorgone.

Toujours l'ennemi suborneur

Savait envelopper d'un piège

Même la victoire et l'honneur !

J'étais le vaincu qu'on assiège,

Prêt à vendre son sang bien cher,

Quand, blanche en vêtement de neige,

Toute belle, au front humble et fier,

Une Dame vint sur la nue,

Qui d'un signe fit fuir la chair.

Dans une tempête inconnue

De rage et de cris inhumains,

Et déchirant sa gorge nue.

Le Monstre reprit ses chemins

Par les bois pleins d'amours affreuses, Et la Dame, joignant les mains :

« Mon pauvre combattant qui creuses,

Dit-elle, ce dilemme en vain,

Trêve aux victoires malheureuses !

« Il t'arrive un secours divin

Dont je suis sûre messagère

Pour ton salut, possible enfin ! »

- « O ma Dame dont la voix chère

Encourage un blessé jaloux

De voir finir l'atroce guerre,

« Vous qui parlez d'un ton si doux

En m'annonçant de bonnes choses,

Ma Dame, qui donc êtes-vous ? »

- « J'étais née avant toutes causes

Et je verrai la fin de tous

Les effets, étoiles et roses.

« En même temps, bonne, sur vous,

Hommes faibles et pauvres femmes,

Je pleure, et je vous trouve fous !

« Je pleure sur vos tristes âmes,

J'ai l'amour d'elles, j'ai la peur

D'elles, et de leurs voeux infâmes !

« O ceci n'est pas le bonheur.

Veillez, quelqu'un l'a dit que j'aime,

Veillez, crainte du suborneur,

« Veillez, crainte du jour suprême !

Qui je suis ? me demandais-tu.

Mon nom courbe les anges même,

« Je suis le coeur de la vertu,

Je suis l'âme de la sagesse,

Mon nom brûle l'Enfer têtu,

« Je suis la douceur qui redresse,

J'aime tous et n'accuse aucun,

Mon nom, seul, se nomme promesse.

« Je suis l'unique hôte opportun,

Je parle au roi le vrai langage

Du matin rose et du soir brun.

« Je suis la PRIERE, et mon gage

C'est ton vice en déroute au loin.

Ma condition : « Toi, sois sage. »

- « Oui, ma Dame, et soyez témoin ! »

III

Qu'en dis-tu, voyageur, des pays et des gares ?

Du moins as-tu cueilli l'ennui, puisqu'il est mûr, Toi que voilà fumant de maussades cigares, Noir, projetant une ombre absurde sur le mur ?

Tes yeux sont aussi morts depuis les aventures, Ta grimace est la même et ton guide est pareil : Telle la lune vue à travers des mâtures, Telle là vieille mer sous le jeune soleil, Tel l'ancien cimetière aux tombes toujours neuves !

Mais voyons, et dis-nous les récits devinés, Ces désillusions pleurant le long des fleuves, Ces dégoûts comme autant de fades nouveau-nés, Ces femmes ! Dis les gaz, et l'horreur identique Du mal toujours, du laid partout sur tes chemins, Et dis l'Amour et dis encor la Politique Avec du sang déshonoré d'encre à leurs mains.

Et puis surtout ne va pas t'oublier toi-même, Traînassant ta faiblesse et ta simplicité Partout où l'on bataille et partout où l'on aime, D'une façon si triste et folle, en vérité !

A-t-on assez puni cette lourde innocence ?

Qu'en dis-tu ? L'homme est dur, mais la femme ? Et tes pleurs, Qui les a bus ? Et quelle âme qui les recense Console ce qu'on peut appeler tes

malheurs ?

Ah les autres, ah toi ! Crédule à qui te flatte, Toi qui rêvais (c'était trop excessif, aussi) Je ne sais quelle mort légère et délicate !

Ah toi, espèce d'ange avec ce voeu transi !

Mais maintenant les plans, les buts ? Es-tu de force, Ou si d'avoir pleuré t'a détrempé le coeur ?

L'arbre est tendre s'il faut juger d'après l'écorce, Et tes aspects ne sont pas ceux d'un grand vainqueur.

Si gauche encore ! avec l'aggravation d'être Une sorte à présent d'idyllique engourdi Qui surveille le ciel bête par la fenêtre Ouverte aux yeux matois du démon de midi.

Si le même dans cette extrême décadence !

Enfin ! - Mais à ta place un être avec du sens, Payant les violons voudrait mener la danse, Au risque d'alarmer quelque peu les passants.

N'as-tu pas, en fouillant les recoins de ton âme, Un beau vice à tirer comme un sabre au soleil, Quelque vice joyeux, effronté, qui s'enflamme Et vibre, et darde rouge au front du ciel vermeil ?

Un ou plusieurs ? Si oui, tant mieux ! Et pars bien vite En guerre, et bats d'estoc et de taille, sans choix Surtout, et mets ce masque indolent où s'abrite La haine inassouvie et repue à la fois...

Il faut n'être pas dupe en ce farceur de monde Où le bonheur n'a rien d'exquis et d'alléchant S'il n'y frétille un peu de pervers et d'immonde, Et pour n'être pas dupe il faut être méchant.

- Sagesse humaine, ah, j'ai les yeux sur d'autres choses, Et parmi ce passé dont ta voix décrivait L'ennui, pour des conseils encore plus moroses, Je ne me souviens plus que du mal que j'ai fait.

Dans tous les mouvements bizarres de ma vie, De mes « malheurs », selon le moment et le lieu, Des autres et de moi, de la route suivie, Je n'ai rien retenu que la grâce de Dieu.

Si je me sens puni, c'est que je le dois être, Ni l'homme ni la femme ici ne sont pour rien.

Mais j'ai le ferme espoir d'un jour pouvoir connaître Le pardon et la paix promis à tout Chrétien.

Bien de n'être pas dupe en ce monde d'une heure, Mais pour ne l'être pas durant l'éternité, Ce qu'il faut à tout prix qui règne et qui demeure, Ce n'est pas la méchanceté, c'est la bonté.

IV

Malheureux ! Tous les dons, la gloire du baptême, Ton enfance chrétienne, une mère qui t'aime, La force et la santé comme le pain et l'eau, Cet avenir enfin, décrit dans le tableau De ce passé plus clair que le jeu des marées, Tu pilles tout, tu perds en viles simagrées Jusqu'aux derniers pouvoirs de ton esprit, hélas !

La malédiction de n'être jamais las

Suit tes pas sur le monde où l'horizon t'attire, L'enfant prodigue avec des gestes de satyre !

Nul avertissement, douloureux ou moqueur, Ne prévaut sur l'élan funeste de ton coeur.

Tu flânes à travers péril et ridicule,

Avec l'irresponsable audace d'un Hercule Dont les travaux seraient fous, nécessairement.

L'amitié - dame ! - a tu son reproche clément, Et chaste, et sans aucun espoir que le suprême, Vient prier, comme au lit d'un mourant qui blasphème.

La patrie oubliée est dure au fils affreux, Et le monde alentour dresse ses buissons creux Où ton désir mauvais s'épuise en flèches mortes.

Maintenant il te faut passer devant les portes, Hâtant le pas de peur qu'on ne lâche le chien Et si tu n'entends pas rire, c'est encor bien.

Malheureux, toi Français, toi Chrétien, quel dommage !

Mais tu vas, la pensée obscure de l'image D'un bonheur qu'il te faut immédiat, étant Athée (avec la foule !) et jaloux de l'instant, Tout appétit parmi ces appétits féroces, Epris de la fadaise actuelle, mots, noces Et festins, la « Science », et « l'esprit de Paris », Tu vas magnifiant ce par quoi tu péris, Imbécile ! et niant le soleil qui

t'aveugle !

Tout ce que les temps ont de bête paît et beugle Dans ta cervelle, ainsi qu'un troupeau dans un pré, Et les vices de tout le monde ont émigré Pour ton sang dont le fer lâchement s'étiole.

Tu n'es plus bon à rien de propre, ta parole Est morte de l'argot et du ricanement,

Et d'avoir rabâché les bourdes du moment.

Ta mémoire, de tant d'obscénités bondée, Ne saurait accueillir la plus petite idée, Et patauge parmi l'égoïsme ambiant,

En quête d'on ne peut dire quel vil néant !

Seul, entre les débris honnis de ton désastre, L'Orgueil, qui met la flamme au front du poétastre Et fait au criminel un prestige odieux, Seul, l'Orgueil est vivant, il danse dans tes yeux, Il regarde la Faute et rit de s'y complaire.

- Dieu des humbles, sauvez cet enfant de colère !

V

Beauté des femmes, leur faiblesse, et ces mains pâles Qui font souvent le bien et peuvent tout le mal.

Et ces yeux, où plus rien ne reste d'animal Que juste assez pour dire : « assez » aux fureurs mâles !

Et toujours, maternelle, endormeuse des râles, Même quand elle ment, cette voix ! Matinal Appel, ou chant bien doux à vêpre, ou frais signal, Ou beau sanglot qui va mourir au pli des châles !...

Hommes durs ! Vie atroce et laide d'ici-bas !

Ah ! que du moins, loin des baisers et des combats, Quelque chose demeure un peu sur la montagne, Quelque chose du coeur enfantin et subtil, Bonté, respect ! Car qu'est-ce qui nous accompagne, Et vraiment, quand la mort viendra, que reste-t-il ?

VI

O vous, comme un qui boite au loin, Chagrins et Joies, Toi, coeur saignant d'hier qui flambes aujourd'hui, C'est vrai pourtant que c'est fini, que tout a fui De nos sens, aussi bien les ombres que les proies.

Vieux bonheurs, vieux malheurs, comme une file d'oies Sur la route en poussière où tous les pieds ont lui, Bon voyage ! Et le Rire, et, plus vieille que lui, Toi, Tristesse, noyée au vieux noir que tu broies !

Et le reste ! - Un doux vide, un grand renoncement, Quelqu'un en nous qui sent la paix immensément, Une candeur d'une fraîcheur délicieuse...

Et voyez ! notre coeur qui saignait sous l'orgueil, Il flambe dans l'amour, et s'en va faire accueil A la vie, en faveur d'une mort précieuse !

VII

Les faux beaux jours ont lui tout le jour, ma pauvre âme, Et les voici vibrer aux cuivres du couchant.

Ferme les yeux, pauvre âme, et rentre sur-le-champ : Une tentation des pires. Fuis l'infâme.

Ils ont lui tout le jour en longs grêlons de flamme, Battant toute vendange aux collines, couchant Toute moisson de la vallée, et ravageant Le ciel tout bleu, le ciel chanteur qui te réclame.

O pâlis, et va-t'en, lente et joignant les mains.

Si ces hiers allaient manger nos beaux demains ?

Si la vieille folie était encore en route ?

Ces souvenirs, va-t-il falloir les retuer ?

Un assaut furieux, le suprême sans doute !

O va prier contre l'orage, va prier.

VIII

La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles Est une oeuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Rester gai quand le jour, triste, succède au jour, Etre fort, et s'user en circonstances viles, N'entendre, n'écouter aux bruits des grandes villes Que l'appel, à mon Dieu, des cloches dans la tour, Et faire un de ces bruits soi-même, cela pour L'accomplissement vil de tâches puériles, Dormir chez les pécheurs étant un pénitent, N'aimer que le silence et converser pourtant, Le temps si grand dans la patience si grande, Le scrupule naïf aux repentirs têtus,

Et tous ces soins autour de ces pauvres vertus !

- Fi, dit l'Ange Gardien, de l'orgueil qui marchande !

IX

Sagesse d'un Louis Racine, je t'envie !

O n'avoir pas suivi les leçons de Rollin, N'être pas né dans le grand siècle à son déclin, Quand le soleil couchant, si beau, dorait la vie, Quand Maintenon jetait sur la France ravie L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin, Et royale abritait la veuve et l'orphelin, Quand l'étude de la prière était suivie, Quand poète et docteur, simplement, bonnement, Communiaient avec des ferveurs de novices, Humbles servaient la Messe et chantaient aux offices Et, le printemps venu, prenaient un soin charmant D'aller dans les Auteuils cueillir lilas et roses En louant Dieu, comme Garo, de toutes choses !

X

Non. Il fut gallican, ce siècle, et janséniste !

C'est vers le Moyen Age énorme et délicat Qu'il faudrait que mon coeur en panne naviguât, Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste.

Roi, politicien, moine, artisan, chimiste, Architecte, soldat, médecin, avocat,

Quel temps ! Oui, que mon coeur naufragé rembarquât Pour toute cette force ardente, souple, artiste !

Et là que j'eusse part - quelconque, chez les rois Ou bien ailleurs, n'importe, - à la chose vitale, Et que je fusse un saint, actes bons, pensers droits, Haute théologie et solide morale,

Guidé par la folie unique de la Croix

Sur tes ailes de pierre, à folle Cathédrale !

XI

Petits amis qui sûtes nous prouver

Par A plus B que deux et deux font quatre, Mais qui depuis voulez parachever

Une victoire où l'on se laissait battre, Et couronner vos conquêtes d'un coup

Par ce soufflet à la mémoire humaine :

« Dieu ne vous a révélé rien du tout,

Car nous disons qu'il n'est que l'ombre vaine, Que le profil et que l'allongement,

Sur tous les murs que la peur édifie,

De votre pur et simple mouvement,

Et nous dictons cette philosophie. »

- Frères trop chers, laissez-nous rire un peu, Nous les fervents d'une logique rance,

Qui justement n'avons de foi qu'en Dieu Et mettons notre espoir dans l'Espérance, Laissez-nous rire un peu, pleurer aussi, Pleurer sur vous, rire du vieux blasphème, Rire du vieux Satan stupide ainsi,

Pleurer sur cet Adam dupe quand même !

Frères de nous qui payons vos orgueils, Tous fils du même Amour, ah ! la science, Allons donc, allez donc, c'est nos cercueils Naïfs ou non, c'est notre méfiance

Ou notre confiance aux seuls Récits,

C'est notre oreille ouverte toute grande Ou tristement fermée au Mot précis !

Frères, lâchez la science gourmande

Qui veut voler sur les ceps défendus

Le fruit sanglant qu'il ne faut pas connaître.

Lâchez son bras qui vous tient attendus Pour des enfers que Dieu n'a pas fait naître, Mais qui sont l'oeuvre affreuse du péché, Car nous, les fils attentifs de l'Histoire, Nous tenons pour l'honneur jamais taché De la Tradition, supplice et gloire !

Nous sommes sûrs des Aïeux nous disant

Qu'ils ont vu Dieu sous telle ou telle forme, Et prédisant aux crimes d'à présent

La peine immense ou le pardon énorme.

Puisqu'ils avaient vu Dieu présent toujours, Puisqu'ils ne mentaient pas, puisque nos crimes Vont effrayants, puisque vos yeux sont courts, Et puisqu'il est des repentirs sublimes, Ils ont dit tout. Savoir le reste est bien, Que deux et deux fassent quatre, à merveille !

Riens innocents, mais des riens moins que rien, La dernière heure étant là qui surveille Tout autre soin dans l'homme en vérité !

Gardez que trop chercher ne vous séduise Loin d'une sage et forte humilité...

Le seul savant, c'est encore Moïse.

XII

Or, vous voici promus, petits amis,

Depuis les temps de ma lettre première, Promus, disais-je, aux fiers emplois promis A votre thèse, en ces jours de lumière.

Vous voici rois de France ! A votre tour !

(Rois à plusieurs d'une France postiche, Mais rois de fait et non sans quelque amour D'un trône lourd avec un budget riche.) A l'oeuvre, amis petits ! Nous avons droit De vous y voir, payant de notre poche,

Et d'être un peu réjouis à l'endroit

De votre état sans peur et sans reproche.

Sans peur ? Du maître. O le maître, mais c'est L'Ignorant-chiffre et le Suffrage-nombre, Total, le peuple, un « âne » fort « qui s'est Cabré »

pour vous espoir clair, puis fait sombre, Cabré comme une chèvre, c'est le mot.

Et votre bras, saignant jusqu'à l'aisselle, S'efforce en vain : fort comme Béhémot

Le monstre tire... et votre peur est telle Quand l'âne brait, que le voilà parti

Qui par les dents vous boute cent ruades En forme de reproche bien senti...

Courez après, frottant vos reins malades !

O peuple, nous t'aimons immensément :

N'es-tu donc pas la pauvre âme ignorante En proie à tout ce qui sait et qui ment ?

N'es-tu donc pas l'immensité souffrante ?

La charité nous fait chercher tes maux, La foi nous guide à travers les ténèbres.

On t'a rendu semblable aux animaux,

Moins leur candeur, et plein d'instincts funèbres.

L'orgueil t'a pris en ce quatre-vingt-neuf, Nabuchodonosor, et te fait paître,

Ane obstiné, mouton buté, dur boeuf,

Broutant pouvoir, famille, soldat, prêtre !

O paysan cassé sur tes sillons,

Pâle ouvrier qu'esquinte la machine,

Membres sacrés de Jésus-Christ, allons, Relevez-vous, honorez votre échine,

Portez l'amour qu'il faut à vos bras forts, Vos pieds vaillants sont les plus beaux du monde, Respectez-les, fuyez ces chemins tors,

Fermez l'oreille à ce conseil immonde,

Redevenez les Français d'autrefois,

Fils de l'Eglise, et dignes de vos pères !

O s'ils savaient ceux-ci sur vos pavois, Leurs os sueraient de honte aux cimetières.

- Vous, nos tyrans minuscules d'un jour, (L'énormité des actes rend les princes

Surtout de souche impure, et malgré cour Et splendeur et le faste, encor plus minces), Laissez le règne et rentrez dans le rang.

Aussi bien l'heure est proche où la tourmente Vous va donner des loisirs, et tout blanc L'avenir flotte avec sa Fleur charmante Sur la Bastille absurde où vous teniez

La France aux fers d'un blasphème et d'un schisme, Et la chronique en de clément Téniers

Déjà vous peint allant au catéchisme.

XIII

Prince mort en soldat à cause de la France, Ame certes élue,

Fier jeune homme si pur tombé plein d'espérance, Je t'aime et te salue !

Ce monde est si mauvais, notre pauvre patrie Va sous tant de ténèbres,

Vaisseau désemparé dont l'équipage crie Avec des voix funèbres,

Ce siècle est un tel ciel tragique où les naufrages Semblent écrits d'avance...

Ma jeunesse, élevée aux doctrines sauvages, Détesta ton enfance,

Et plus tard, coeur pirate épris des seules côtes Où la révolte naisse,

Mon âge d'homme, noir d'orages et de fautes, Abhorrait ta jeunesse.

Maintenant j'aime Dieu dont l'amour et la foudre M'ont fait une âme neuve,

Et maintenant que mon orgueil réduit en poudre, Humble, accepte

l'épreuve,

J'admire ton destin, j'adore, tout en larmes Pour les pleurs de ta mère,

Dieu qui te fit mourir, beau prince, sous les armes, Comme un héros d'Homère.

Et je dis, réservant d'ailleurs mon voeu suprême Au lys de Louis Seize :

Napoléon qui fus digne du diadème,

Gloire à ta mort française !

Et priez bien pour nous, pour cette France ancienne, Aujourd'hui vraiment « Sire »,

Dieu qui vous couronna, sur la terre païenne, Bon chrétien, du martyre !

XIV

Vous reviendrez bientôt, les bras pleins de pardons Selon votre coutume,

O Pères excellents qu'aujourd'hui nous perdons Pour comble d'amertume.

Vous reviendrez, vieillards exquis, avec l'honneur, Et sa règle chérie,

Et que de pleurs joyeux, et quels cris de bonheur Dans toute la patrie !

Vous reviendrez, après ces glorieux exils, Après des moissons d'âmes,

Après avoir prié pour ceux-ci, fussent-ils Encore plus infâmes,

Après avoir couvert les îles et la mer

De votre ombre si douce

Et réjoui le ciel et consterné l'enfer, Béni qui vous repousse,

Béni qui vous dépouille au cri de liberté, Béni l'impie en armes,

Et l'enfant qu'il vous prend des bras, - et racheté Nos crimes par vos larmes !

Proscrits des jours, vainqueurs des temps, non point adieu, Vous êtes

l'espérance.

A tantôt, Pères saints, qui nous vaudrez de Dieu Le salut pour la France !

XV

On n'offense que Dieu qui seul pardonne.

On contriste son frère, on l'afflige, on le blesse, On fait gronder sa haine ou pleurer sa faiblesse, Et c'est un crime affreux qui va troubler la paix Des simples, et donner au monde sa pâture, Scandale, coeurs perdus, gros mots et rire épais, Mais

Le plus souvent par un effet de la nature Des choses, ce péché trouve son châtiment Même ici-bas, féroce et long, communément.

Mais l'Amour tout-puissant donne à la créature Le sens de son malheur, qui mène au repentir Par une route lente et haute, mais très sûre.

Alors un grand désir, un seul, vient investir Le pénitent, après les premières alarmes, Et c'est d'humilier son front devant les larmes De naguère, sans rien qui pourrait amortir Le coup droit pour l'orgueil, et de rendre les armes Comme un soldat vaincu, - triste, de bonne foi.

O ma soeur, qui m'avez puni, pardonnez-moi !

XVI

Ecoutez la chanson bien douce

Qui ne pleure que pour vous plaire.

Elle est discrète, elle est légère :

Un frisson d'eau sur de la mousse !

La voix vous fut connue (et chère ?),

Mais à présent elle est voilée

Comme une veuve désolée

Pourtant comme elle encore fière,

Et dans les longs plis de son voile

Qui palpite aux brises d'automne,

Cache et montre au coeur qui s'étonne

La vérité comme une étoile.

Elle dit, la voix reconnue,

Que la bonté c'est notre vie,

Que de la haine et de l'envie

Rien ne reste, la mort venue.

Elle parle aussi de la gloire

D'être simple sans plus attendre,

Et de noces d'or et du tendre

Bonheur d'une paix sans victoire.

Accueillez la voix qui persiste

Dans son naïf épithalame.

Allez, rien n'est meilleur à l'âme

Que de faire une âme moins triste !

Elle est en peine et de passage,

L'âme qui souffre sans colère,

Et comme sa morale est claire !...

Ecoutez la chanson bien sage.

XVII

Les chères mains qui furent miennes,

Toutes petites, toutes belles,

Après ces méprises mortelles

Et toutes ces choses païennes,

Après les rades et les grèves,

Et les pays et les provinces,

Royales mieux qu'au temps des princes,

Les chères mains m'ouvrent les rêves.

Mains en songe, mains sur mon âme,

Sais-je, moi, ce que vous daignâtes,

Parmi ces rumeurs scélérates,

Dire à cette âme qui se pâme ?

Ment-elle, ma vision chaste

D'affinité spirituelle,

De complicité maternelle,

D'affection étroite et vaste ?

Remords si chers, peine très bonne,

Rêves bénits, mains consacrées,

O ces mains, ces mains vénérées,

Faites le geste qui pardonne !

XVIII

Et j'ai revu l'enfant unique : Il m'a semblé Que s'ouvrait dans mon coeur la dernière blessure, Celle dont la douleur plus exquise m'assure D'une mort désirable en un jour consolé.

La bonne flèche aiguë et sa fraîcheur qui dure !

En ces instants choisis elles ont éveillé Les rêves un peu lourds du scrupule ennuyé, Et tout mon sang chrétien chanta la Chanson pure.

J'entends encor, je vois encor ! Loi du devoir Si douce ! Enfin, je sais ce qu'est entendre et voir, J'entends, je vois toujours ! Voix des bonnes

pensées !

Innocence, avenir ! Sage et silencieux, Que je vais vous aimer, vous un instant pressées, Belles petites mains qui fermerez nos yeux !

XIX

Voix de l'Orgueil : un cri Puissant comme d'un cor, Des étoiles de sang sur des cuirasses d'or.

On trébuche à travers des chaleurs d'incendie...

Mais en somme la voix s'en va, comme d'un cor.

Voix de la Haine : cloche en mer, fausse, assourdie De neige lente. Il fait si froid ! Lourde, affadie, La vie a peur et court follement sur le quai Loin de la cloche qui devient plus assourdie.

Voix de la Chair : un gros tapage fatigué.

Des gens ont bu. L'endroit fait semblant d'être gai.

Des yeux, des noms, et l'air plein de parfums atroces Où vient mourir le gros tapage fatigué.

Voix d'Autrui : des lointains dans des brouillards. Des noces Vont et viennent. Des tas d'embarras. Des négoces, Et tout le cirque des civilisations

Au son trotte-menu du violon des noces.

Colères, soupirs noirs, regrets, tentations Qu'il a fallu pourtant que nous entendissions Pour l'assourdissement des silences honnêtes, Colères, soupirs noirs, regrets, tentations, Ah ! les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes, Sentences, mots en vain, métaphores mal faites, Toute la rhétorique en fuite des péchés, Ah ! les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes !

Nous ne sommes plus ceux que vous auriez cherchés.

Mourez à nous, mourez aux humbles voeux cachés Que nourrit la douceur de la Parole forte, Car notre coeur n'est plus de ceux que vous cherchez !

Mourez parmi la voix que la prière emporte Au ciel, dont elle seule

ouvre et ferme la porte Et dont elle tiendra les sceaux au dernier jour, Mourez parmi la voix que la prière apporte, Mourez parmi la voix terrible de l'Amour !

XX

L'ennemi se déguise en l'Ennui

Et me dit : « A quoi bon, pauvre dupe ? »

Moi je passe et me moque de lui.

L'ennemi se déguise en la Chair

Et me dit : « Bah, bah, vive une jupe ! »

Moi j'écarte le conseil amer.

L'ennemi se transforme en un Ange

De lumière et dit : « Qu'est ton effort A côté des tributs de louange

Et de Foi dus au Père céleste ?

Ton Amour va-t-il jusqu'à la mort ? »

Je réponds : « L'Espérance me reste. »

Comme c'est le vieux logicien,

Il a fait bientôt de me réduire

A ne plus vouloir répliquer rien.

Mais sachant qui c'est, épouvanté

De ne plus sentir les mondes luire,

Je prierai pour de l'humilité.

XXI

Va ton chemin sans plus t'inquiéter !

La route est droite et tu n'as qu'à monter, Portant d'ailleurs le seul trésor qui vaille, Et l'arme unique au cas d'une bataille, La pauvreté

d'esprit et Dieu pour toi.

Surtout il faut garder toute espérance.

Qu'importe un peu de nuit et de souffrance ?

La route est bonne et la mort est au bout.

Oui, garde toute espérance surtout.

La mort là-bas te dresse un lit de joie.

Et fais-toi doux de toute la douceur.

La vie est laide, encore c'est ta soeur.

Simple, gravis la côte et même chante,

Pour écarter la prudence méchante

Dont la voix basse est pour tenter ta foi.

Simple comme un enfant, gravis la côte, Humble comme un pécheur qui hait la faute, Chante, et même sois gai, pour défier

L'ennui que l'ennemi peut t'envoyer

Afin que tu t'endormes sur la voie.

Ris du vieux piège et du vieux séducteur, Puisque la Paix est là, sur la hauteur, Qui luit parmi des fanfares de gloire.

Monte, ravi, dans la nuit blanche et noire.

Déjà l'Ange Gardien étend sur toi

Joyeusement des ailes de victoire.

XXII

Pourquoi triste, à mon âme,

Triste jusqu'à la mort,

Quand l'effort te réclame,

Quand le suprême effort

Est là qui te réclame ?

Ah, tes mains que tu tords

Au lieu d'être à la tâche,

Tes lèvres que tu mords

Et leur silence lâche,

Et tes yeux qui sont morts !

N'as-tu pas l'espérance

De la fidélité,

Et, pour plus d'assurance

Dans la sécurité,

N'as-tu pas la souffrance ?

Mais chasse le sommeil

Et ce rêve qui pleure.

Grand jour et plein soleil !

Vois, il est plus que l'heure :

Le ciel bruit, vermeil,

Et la lumière crue

Découpant d'un trait noir

Toute chose apparue

Te montre le Devoir

Et sa forme bourrue.

Marche à lui vivement,

Tu verras disparaître

Tout aspect inclément

De sa manière d'être,

Avec l'éloignement.

C'est le dépositaire

Qui te garde un trésor

D'amour et de mystère,

Plus précieux que l'or,

Plus sûr que rien sur terre,

Les biens qu'on ne voit pas,

Toute joie inouïe,

Votre paix, saints combats,

L'extase épanouie

Et l'oubli d'ici-bas,

Et l'oubli d'ici-bas !

XXIII

Né l'enfant des grandes villes

Et des révoltes serviles,

J'ai là tout cherché, trouvé,

De tout appétit rêvé.

Mais, puisque rien n'en demeure,

J'ai dit un adieu léger

A tout ce qui peut changer,

Au plaisir, au bonheur même,

Et même à tout ce que j'aime

Hors de vous, mon doux Seigneur !

La Croix m'a pris sur ses ailes

Qui m'emporte aux meilleurs zèles,

Silence, expiation,

Et l'âpre vocation

Pour la vertu qui s'ignore.

Douce, chère Humilité,

Arrose ma charité,

Trempe-la de tes eaux vives.

O mon coeur, que tu ne vives

Qu'aux fins d'une bonne mort !

XXIV

L'âme antique était rude et vaine

Et ne voyait dans la douleur

Que l'acuité de la peine

Ou l'étonnement du malheur.

L'art, sa figure la plus claire,

Traduit ce double sentiment

Par deux grands types de la Mère

En proie au suprême tourment.

C'est la vieille reine de Troie :

Tous ses fils sont morts par le fer.

Alors ce deuil brutal aboie

Et glapit au bord de la mer.

Elle court le long du rivage,

Bavant vers le flot écumant,

Hirsute, criarde, sauvage,

La chienne littéralement !...

Et c'est Niobé qui s'effare

Et garde fixement des yeux

Sur les dalles de pierre rare

Ses enfants tués par les dieux.

Le souffle expire sur sa bouche,

Elle meurt dans un geste fou.

Ce n'est plus qu'un marbre farouche

Là transporté nul ne sait d'où !...

La douleur chrétienne est immense,

Elle, comme le coeur humain.

Elle souffre, puis elle pense,

Et calme poursuit son chemin.

Elle est debout sur le Calvaire

Pleine de larmes et sans cris.

C'est également une mère,

Mais quelle mère de quel fils !

Elle participe au Supplice

Qui sauve toute nation,

Attendrissant le sacrifice

Par sa vaste compassion.

Et comme tous sont les fils d'elle,

Sur le monde et sur sa langueur

Toute la charité ruisselle

Des sept blessures de son coeur.

Au jour qu'il faudra, pour la gloire

Des cieux enfin tout grands ouverts,

Ceux qui surent et purent croire,

Bons et doux, sauf au seul Pervers,

Ceux-là, vers la joie infinie

Sur la colline de Sion

Monteront d'une aile bénie

Aux plis de son assomption.

II

I

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour

Et la blessure est encore vibrante,

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour.

O mon Dieu, votre crainte m'a frappé

Et la brûlure est encor là qui tonne,

O mon Dieu, votre crainte m'a frappé.

O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil Et votre gloire en moi s'est installée, O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil.

Noyez mon âme aux flots de votre Vin,

Fondez ma vie au Pain de votre table,

Noyez mon âme aux flots de votre Vin.

Voici mon sang que je n'ai pas versé,

Voici ma chair indigne de souffrance,

Voici mon sang que je n'ai pas versé.

Voici mon front qui n'a pu que rougir,

Pour l'escabeau de vos pieds adorables, Voici mon front qui n'a pu que rougir.

Voici mes mains qui n'ont pas travaillé, Pour les charbons ardents et l'encens rare, Voici mes mains qui n'ont pas travaillé.

Voici mon coeur qui n'a battu qu'en vain, Pour palpiter aux ronces du Calvaire,

Voici mon coeur qui n'a battu qu'en vain.

Voici mes pieds, frivoles voyageurs,

Pour accourir au cri de votre grâce,

Voici mes pieds, frivoles voyageurs.

Voici ma voix, bruit maussade et menteur, Pour les reproches de la Pénitence,

Voici ma voix, bruit maussade et menteur.

Voici mes yeux, luminaires d'erreur,

Pour être éteints aux pleurs de la prière, Voici mes yeux, luminaires d'erreur.

Hélas, Vous, Dieu d'offrande et de pardon, Quel est le puits de mon ingratitude,

Hélas, Vous, Dieu d'offrande et de pardon, Dieu de terreur et Dieu de sainteté,

Hélas ! ce noir abîme de mon crime,

Dieu de terreur et Dieu de sainteté,

Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur, Toutes mes peurs, toutes mes ignorances, Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur, Vous connaissez tout cela, tout cela,

Et que je suis plus pauvre que personne, Vous connaissez tout cela, tout cela,

Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.

II

Je ne veux plus aimer que ma mère Marie.

Tous les autres amours sont de commandement.

Nécessaires qu'ils sont, ma mère seulement Pourra les allumer aux coeurs qui l'ont chérie.

C'est pour Elle qu'il faut chérir mes ennemis, C'est par Elle que j'ai voué ce sacrifice, Et la douceur de coeur et le zèle au service, Comme je la priais, Elle les a permis.

Et comme j'étais faible et bien méchant encore, Aux mains lâches, les yeux éblouis des chemins, Elle baissa mes yeux et me joignit les mains, Et m'enseigna les mots par lesquels on adore.

C'est par Elle que j'ai voulu de ces chagrins, C'est pour Elle que j'ai mon coeur dans les Cinq Plaies, Et tous ces bons efforts vers les croix et les claies, Comme je l'invoquais, Elle en ceignit mes reins.

Je ne veux plus penser qu'à ma mère Marie, Siège de la sagesse et source des pardons, Mère de France aussi, de qui nous attendons Inébranlablement l'honneur de la patrie.

Marie Immaculée, amour essentiel,

Logique de la foi cordiale et vivace,

En vous aimant qu'est-il bon que je ne fasse, En vous aimant du seul amour, Porte du ciel ?

III

Vous êtes calme, vous voulez un voeu discret, Des secrets à mi-voix dans l'ombre et le silence, Le coeur qui se répand plutôt qu'il ne

s'élance, Et ces timides, moins transis qu'il ne paraît.

Vous accueillez d'un geste exquis telles pensées Qui ne marchent qu'en ordre et font le moins de bruit.

Votre main, toujours prête à la chute du fruit, Patiente avec l'arbre et s'abstient de poussées.

Et si l'immense amour de vos commandements Embrasse et presse tous en sa sollicitude, Vos conseils vont dicter aux meilleurs et l'étude Et le travail des plus humbles recueillements.

Le pécheur, s'il prétend vous connaître et vous plaire, O vous qui nous aimant si fort parliez si peu, Doit et peut, à tout temps du jour comme en tout lieu, Bien faire obscurément son devoir et se taire, Se taire pour le monde, un pur sénat de fous, Se taire sur autrui, des âmes précieuses, Car nous taire vous plaît, même aux heures pieuses, Même à la mort, sinon devant le prêtre et vous.

Donnez-leur le silence et l'amour du mystère, O Dieu glorifieur du bien fait en secret, A ces timides moins transis qu'il ne paraît, Et l'horreur, et le pli des choses de la terre.

Donnez-leur, à mon Dieu, la résignation, Toute forte douceur, l'ordre et l'intelligence, Afin qu'au jour suprême ils gagnent l'indulgence De l'Agneau formidable en la neuve Sion, Afin qu'ils puissent dire : « Au moins nous sûmes croire »

Et que l'Agneau terrible, ayant tout supputé, Leur réponde : « Venez, vous avez mérité, Pacifiques, ma paix, et douloureux, ma gloire. »

IV

I

Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois Mon flanc percé, mon coeur qui rayonne et qui saigne, Et mes pieds offensés que Madeleine baigne De larmes, et mes bras douloureux sous le poids De tes péchés, et mes mains ! Et tu vois la croix, Tu vois les clous, le fiel, l'éponge, et tout t'enseigne A n'aimer, en ce monde amer où la chair règne, Que ma Chair et mon Sang, ma parole et ma voix.

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort moi-même, O mon frère en mon Père, à mon fils en l'Esprit, Et n'ai-je pas souffert, comme c'était écrit ?

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits, Lamentable ami qui me cherches où je suis ?

II

J'ai répondu : « Seigneur, vous avez dit mon âme.

C'est vrai que je vous cherche et ne vous trouve pas.

Mais vous aimer ! Voyez comme je suis en bas, Vous dont l'amour toujours monte comme la flamme.

Vous, la source de paix que toute soif réclame, Hélas ! Voyez un peu tous mes tristes combats !

Oserai-je adorer la trace de vos pas,

Sur ces genoux saignants d'un rampement infâme ?

Et pourtant je vous cherche en longs tâtonnements, Je voudrais que votre ombre au moins vêtît ma honte, Mais vous n'avez pas d'ombre, vous dont l'amour monte, O vous, fontaine calme, amère aux seuls amants De leur damnation, à vous toute lumière, Sauf aux yeux dont un lourd baiser tient la paupière ! »

III

- Il faut m'aimer ! Je suis l'universel Baiser, Je suis cette paupière et je suis cette lèvre Dont tu parles, à cher malade, et cette fièvre Qui t'agite, c'est moi toujours ! Il faut oser M'aimer ! Oui, mon amour monte sans biaiser Jusqu'où ne grimpe pas ton pauvre amour de chèvre, Et t'emportera, comme un aigle vole un lièvre, Vers des serpolets qu'un ciel cher vient arroser !

O ma nuit claire ! ô tes yeux dans mon clair de lune !

O ce lit de lumière et d'eau parmi la brune !

Toute cette innocence et tout ce reposoir !

Aime-moi ! Ces deux mots sont mes verbes suprêmes, Car étant ton Dieu tout-puissant, je peux vouloir, Mais je ne veux d'abord que pouvoir que tu m'aimes.

IV

- Seigneur, c'est trop ! Vraiment je n'ose. Aimer qui ? Vous ?

Oh ! non ! Je tremble et n'ose. Oh ! vous aimer, je n'ose, Je ne veux pas ! Je suis indigne. Vous, la Rose Immense des purs vents de l'Amour, à Vous, tous Les coeurs des saints, à Vous qui fûtes le Jaloux D'Israël, Vous, la chaste abeille qui se pose Sur la seule fleur d'une innocence mi-close Quoi, moi, moi, pouvoir Vous aimer ? Etes-vous fous, Père, Fils, Esprit ? Moi, ce pécheur-ci, ce lâche, Ce superbe, qui fait le mal comme sa tâche Et n'a dans tous ses sens, odorat, toucher, goût, Vue, ouïe, et dans tout son être - hélas ! dans tout Son espoir et dans tout son remords, que l'extase D'une caresse où le seul vieil Adam s'embrase ?

V

- Il faut m'aimer. Je suis ces Fous que tu nommais, Je suis l'Adam nouveau qui mange le vieil homme, Ta Rome, ton Paris, ta Sparte et ta Sodome, Comme un pauvre rué parmi d'horribles mets.

Saint Augustin.

Mon amour est le feu qui dévore à jamais Toute chair insensée, et l'évapore comme Un parfum, - et c'est le déluge qui consomme En son flot tout mauvais germe que je semais, Afin qu'un jour la Croix où je meurs fût dressée Et que par un miracle effrayant de bonté Je t'eusse un jour à moi, frémissant et dompté.

Aime. Sors de ta nuit. Aime. C'est ma pensée De toute éternité, pauvre âme délaissée, Que tu dusses m'aimer, moi seul qui suis resté !

VI

- Seigneur, j'ai peur. Mon âme en moi tressaille toute.

Je vois, je sens qu'il faut vous aimer. Mais comment Moi, ceci, me ferai-je, à vous Dieu, votre amant, O Justice que la vertu des bons redoute ?

Oui, comment ? Car voici que s'ébranle la voûte Où mon coeur creusait son ensevelissement Et que je sens fluer à moi le firmament, Et je vous dis : de vous à moi quelle est la route ?

Tendez-moi votre main, que je puisse lever Cette chair accroupie et

cet esprit malade.

Mais recevoir jamais la céleste accolade, Est-ce possible ? Un jour, pouvoir la retrouver Dans votre sein, dans votre coeur qui fut le nôtre, La place où reposa la tête de l'apôtre ?

VII

- Certes, si tu le veux mériter, mon fils, oui, Et voici. Laisse aller l'ignorance indécise De ton coeur vers les bras ouverts de mon Eglise Comme la guêpe vole au lis épanoui.

Approche-toi de mon oreille. Epanches-y L'humiliation d'une brave franchise.

Dis-moi tout sans un mot d'orgueil ou de reprise, Et m'offre le bouquet d'un repentir choisi.

Puis franchement et simplement viens à ma table Et je t'y bénirai d'un repas délectable Auquel l'ange n'aura lui-même qu'assisté, Et tu boiras le vin de la vigne immuable Dont la force, dont la douceur, dont la bonté Feront germer ton sang à l'immortalité.

Puis, va ! Garde une foi modeste en ce mystère D'amour par quoi je suis ta chair et ta raison, Et surtout reviens très souvent dans ma maison, Pour y participer au Vin qui désaltère, Au Pain sans qui la vie est une trahison, Pour y prier mon Père et supplier ma Mère Qu'il te soit accordé, dans l'exil de la terre, D'être l'agneau sans cris qui donne sa toison, D'être l'enfant vêtu de lin et d'innocence, D'oublier ton pauvre amour-propre et ton essence, Enfin, de devenir un peu semblable à moi Qui fus, durant les jours d'Hérode et de Pilate Et de Judas et de Pierre, pareil à toi

Pour souffrir et mourir d'une mort scélérate !

Et pour récompenser ton zèle en ces devoirs Si doux qu'ils sont encor d'ineffables délices, Je te ferai goûter sur terre mes prémices, La paix du coeur, l'amour d'être pauvre, et mes soirs Mystiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs Et croit boire, suivant ma promesse, au Calice Eternel, et qu'au ciel pieux la lune glisse, Et que sonnent les angélus roses et noirs, En attendant l'assomption dans ma lumière, L'éveil sans fin dans ma charité coutumière, La musique de mes louanges à jamais,

Et l'extase perpétuelle et la science,

Et d'être en moi parmi l'aimable irradiance De tes souffrances, enfin miennes, que j'aimais !

VIII

- Ah ! Seigneur, qu'ai-je ? Hélas ! me voici tout en larmes D'une joie extraordinaire : votre voix

Me fait comme du bien et du mal à la fois, Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.

Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes D'un clairon pour des champs de bataille où je vois Des anges bleus et blancs portés sur des pavois, Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes.

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi.

Je suis indigne, mais je sais votre clémence.

Ah ! quel effort, mais quelle ardeur ! Et me voici Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense Brouille l'espoir que votre voix me révéla, Et j'aspire en tremblant.

IX

- Pauvre âme, c'est cela !

III

I

Désormais le Sage, puni

Pour avoir trop aimé les choses,

Rendu prudent à l'infini,

Mais franc de scrupules moroses,

Et d'ailleurs retournant au Dieu

Qui fit les yeux et la lumière,

L'honneur, la gloire, et tout le peu

Qu'a son âme de candeur fière,

Le Sage peut, dorénavant,

Assister aux scènes du monde,

Et suivre la chanson du vent,

Et contempler la mer profonde.

Il ira, calme, et passera

Dans la férocité des villes,

Comme un mondain à l'Opéra

Qui sort blasé des danses viles.

Même, - et pour tenir abaissé

L'orgueil, qui fit son âme veuve,

Il remontera le passé,

Ce passé, comme un mauvais fleuve !

Il reverra l'herbe des bords,

Il entendra le flot qui pleure

Sur le bonheur mort et les torts

De cette date et de cette heure !...

Il aimera les cieux, les champs,

La bonté, l'ordre et l'harmonie,

Et sera doux, même aux méchants,

Afin que leur mort soit bénie.

Délicat et non exclusif,

Il sera du jour où nous sommes :

Son coeur, plutôt contemplatif,

Pourtant saura l'oeuvre des hommes :

Mais revenu des passions,

Un peu méfiant des « usages »,

A vos civilisations

Préférera les paysages.

II

Du fond du grabat

As-tu vu l'étoile

Que l'hiver dévoile ?

Comme ton coeur bat,

Comme cette idée,

Regret ou désir,

Ravage à plaisir

Ta tête obsédée,

Pauvre tête en feu,

Pauvre coeur sans dieu !

L'ortie et l'herbette

Au bas du rempart

D'où l'appel frais part

D'une aigre trompette,

Le vent du coteau,

La Meuse, la goutte

Qu'on boit sur la route

A chaque écriteau,

Les sèves qu'on hume,

Les pipes qu'on fume !

Un rêve de froid :

« Que c'est beau la neige

Et tout son cortège

Dans leur cadre étroit !

Oh ! tes blancs arcanes,

Nouvelle Archangel,

Mirage éternel

De mes caravanes !

Oh ! ton chaste ciel,

Nouvelle Archangel ! »

Cette ville sombre !

Tout est crainte ici...

Le ciel est transi

D'éclairer tant d'ombre.

Les pas que tu fais

Parmi ces bruyères

Lèvent des poussières

Au souffle mauvais...

Voyageur si triste,

Tu suis quelle piste ?

C'est l'ivresse à mort,

C'est la noire orgie,

C'est l'amer effort

De ton énergie

Vers l'oubli dolent

De la voix intime,

C'est le seuil du crime,

C'est l'essor sanglant.

- Oh ! fuis la chimère !

Ta mère, ta mère !

Quelle est cette voix

Qui ment et qui flatte ?

« Ah ! ta tête plate,

Vipère des bois ! »

Pardon et mystère.

Laisse ça dormir.

Qui peut, sans frémir,

Juger sur la terre ?

« Ah, pourtant, pourtant,

Ce monstre impudent ! »

La mer ! Puisse-t-elle

Laver ta rancoeur,

La mer au grand coeur,

Ton aïeule, celle

Qui chante en berçant

Ton angoisse atroce,

La mer, doux colosse

Au sein innocent,

Grondeuse infinie

De ton ironie !

Tu vis sans savoir !

Tu verses ton âme,

Ton lait et ta flamme

Dans quel désespoir ?

Ton sang qui s'amasse

En une fleur d'or

N'est pas prêt encor

A la dédicace.

Attends quelque peu,

Ceci n'est que jeu.

Cette frénésie

T'initie au but.

D'ailleurs, le salut

Viendra d'un Messie

Dont tu ne sens plus

Depuis bien des lieues

Les effluves bleues

Sous tes bras perclus,

Naufragé d'un rêve

Qui n'a pas de grève !

Vis en attendant

L'heure toute proche.

Ne sois pas prudent.

Trêve à tout reproche.

Fais ce que tu veux.

Une main te guide

A travers le vide

Affreux de tes voeux.

Un peu de courage,

C'est le bon orage.

Voici le Malheur

Dans sa plénitude.

Mais à sa main rude

Quelle belle fleur !

« La brûlante épine ! »

Un lis est moins blanc,

« Elle m'entre au flanc. »

Et l'odeur divine !

« Elle m'entre au coeur. »

Le parfum vainqueur !

« Pourtant je regrette,

Pourtant je me meurs,

Pourtant ces deux coeurs... »

Lève un peu la tête :

« Eh bien, c'est la Croix. »

Lève un peu ton âme

De ce monde infâme.

« Est-ce que je crois ? »

Qu'en sais-tu ? La Bête

Ignore sa tête,

La Chair et le Sang

Méconnaissent l'Acte.

« Mais j'ai fait un pacte

Qui va m'enlaçant

A la faute noire,

Je me dois à mon

Tenace démon :

Je ne veux point croire.

Je n'ai pas besoin

De rêver si loin !

« Aussi bien j'écoute

Des sons d'autrefois.

Vipère des bois,

Encor sur ma route ?

Cette fois tu mords. »

Laisse cette bête.

Que fait au poète ?

Que sont des coeurs morts ?

Ah ! plutôt oublie

Ta propre folie.

Ah ! plutôt, surtout,

Douceur, patience,

Mi-voix et nuance,

Et paix jusqu'au bout !

Aussi bon que sage,

Simple autant que bon,

Soumets ta raison

Au plus pauvre adage,

Naïf et discret,

Heureux en secret !

Ah ! surtout, terrasse

Ton orgueil cruel,

Implore la grâce

D'être un pur Abel,

Finis l'odyssée

Dans le repentir

D'un humble martyr,

D'une humble pensée.

Regarde au-dessus...

« Est-ce vous, JÉSUS ? »

III

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable.

Que crains-tu de la guêpe ivre de son vol fou ?

Vois, le soleil toujours poudroie à quelque trou.

Que ne t'endormais-tu, le coude sur la table ?

Pauvre âme pâle, au moins cette eau du puits glacé, Bois-la. Puis dors après. Allons, tu vois, je reste, Et je dorloterai les rêves de ta sieste, Et tu chantonneras comme un enfant bercé.

Midi sonne. De grâce, éloignez-vous, madame.

Il dort. C'est étonnant comme les pas de femme Résonnent au cerveau des pauvres malheureux.

Midi sonne. J'ai fait arroser dans la chambre.

Va, dors ! L'espoir luit comme un caillou dans un creux.

Ah ! quand refleuriront les roses de septembre !

IV

Gaspard Hauser chante :

Je suis venu, calme orphelin,

Riche de mes seuls yeux tranquilles,

Vers les hommes des grandes villes :

Ils ne m'ont pas trouvé malin.

A vingt ans un trouble nouveau

Sous le nom d'amoureuses flammes

M'a fait trouver belles les femmes :

Elles ne m'ont pas trouvé beau.

Bien que sans patrie et sans roi

Et très brave ne l'étant guère,

J'ai voulu mourir à la guerre :

La mort n'a pas voulu de moi.

Suis-je né trop tôt ou trop tard ?

Qu'est-ce que je fais en ce monde ?

O vous tous, ma peine est profonde :

Priez pour le pauvre Gaspard !

V

Un grand sommeil noir

Tombe sur ma vie :

Dormez, tout espoir,

Dormez, toute envie !

Je ne vois plus rien,

Je perds la mémoire

Du mal et du bien...

O la triste histoire !

Je suis un berceau

Qu'une main balance

Au creux d'un caveau :

Silence, silence !

VI

Le ciel est, par-dessus le toit,

Si bleu, si calme !

Un arbre, par-dessus le toit,

Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,

Doucement tinte.

Un oiseau sur l'arbre qu'on voit

Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là

Simple et tranquille.

Cette paisible rumeur-là

Vient de la ville.

Qu'as-tu fait, à toi que voilà

Pleurant sans cesse,

Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,

De ta jeunesse ?

VII

Je ne sais pourquoi

Mon esprit amer

D'une aile inquiète et folle vole sur la mer.

Tout ce qui m'est cher,

D'une île d'effroi

Mon amour le couve au ras des flots. Pourquoi ? Pourquoi ?

Mouette à l'essor mélancolique,

Elle suit la vague, ma pensée,

A tous les vents du ciel balancée

Et biaisant quand la marée oblique,

Mouette à l'essor mélancolique.

Ivre de soleil

Et de liberté,

Un instinct la guide à travers cette immensité.

La brise d'été

Sur le flot vermeil

Doucement la porte en un tiède demi-sommeil.

Parfois si tristement elle crie

Qu'elle alarme au lointain le pilote,

Puis au gré du vent se livre et flotte

Et plonge, et l'aile toute meurtrie

Revole, et puis si tristement crie !

Je ne sais pourquoi

Mon esprit amer

D'une aile inquiète et folle vole sur la mer.

Tout ce qui m'est cher,

D'une aile d'effroi,

Mon amour le couve au ras des flots. Pourquoi ? Pourquoi ?

VIII

Parfums, couleurs, systèmes, lois !

Les mots ont peur comme des poules.

La chair sanglote sur la croix.

Pied, c'est du rêve que tu foules,

Et partout ricane la voix,

La voix tentatrice des foules.

Cieux bruns où nagent nos desseins,

Fleurs qui n'êtes pas le calice,

Vin et ton geste qui se glisse,

Femme et l'oeillade de tes seins,

Nuit câline aux frais traversins,

Qu'est-ce que c'est que ce délice,

Qu'est-ce que c'est que ce supplice,

Nous les damnés et vous les Saints ?

IX

Le son du cor s'afflige vers les bois

D'une douleur on veut croire orpheline

Qui vient mourir au bas de la colline

Parmi la bise errant en courts abois.

L'âme du loup pleure dans cette voix

Qui monte avec le soleil qui décline

D'une agonie on veut croire câline

Et qui ravit et qui navre à la fois.

Pour faire mieux cette plaine assoupie

La neige tombe à longs traits de charpie A travers le couchant sanguinolent,

Et l'air a l'air d'être un soupir d'automne, Tant il fait doux par ce soir monotone

Où se dorlote un paysage lent.

X

La tristesse, la langueur du corps humain M'attendrissent, me fléchissent, m'apitoient.

Ah ! surtout quand des sommeils noirs le foudroient, Quand des draps zèbrent la peau, foulent la main !

Et que mièvre dans la fièvre du demain, Tiède encor du bain de sueur qui décroît, Comme un oiseau qui grelotte sur un toit !

Et les pieds, toujours douloureux du chemin, Et le sein marqué d'un double coup de poing, Et la bouche, une blessure rouge encor, Et la chair frémissante, frêle décor,

Et les yeux, les pauvres yeux si beaux où point La douleur de voir encore du fini !...

Triste corps ! Combien faible et combien puni !

XI

La bise se rue à travers

Les buissons tout noirs et tout verts,

Glaçant la neige éparpillée

Dans la campagne ensoleillée.

L'odeur est aigre près des bois,

L'horizon chante avec des voix,

Les coqs des clochers des villages

Luisent crûment sur les nuages.

C'est délicieux de marcher

A travers ce brouillard léger .

Qu'un vent taquin parfois retrousse.

Ah ! fi de mon vieux feu qui tousse !

J'ai des fourmis plein les talons.

Debout, mon âme, vite, allons !

C'est le printemps sévère encore,

Mais qui par instants s'édulcore

D'un souffle tiède juste assez

Pour mieux sentir les froids passés

Et penser au Dieu démence...

Va, mon âme, à l'espoir immense !

XII

Vous voilà, vous voilà, pauvres bonnes pensées !

L'espoir qu'il faut, regret des grâces dépensées, Douceur de coeur avec sévérité d'esprit, Et cette vigilance, et le calme prescrit, Et toutes ! - Mais encor lentes, bien éveillées, Bien d'aplomb, mais encor timides, débrouillées A peine du lourd rêve et de la tiède nuit.

C'est à qui de vous va plus gauche, l'une suit L'autre, et toutes ont peur du vaste clair de lune.

« Telles, quand des brebis sortent d'un clos. C'est une, Puis deux, puis trois. Le reste est là, les yeux baissés, La tête à terre, et l'air des plus embarrassés, Faisant ce que fait leur chef de file : il s'arrête, Elles s'arrêtent tour à tour, posant leur tête Sur son dos, simplement et sans savoir pourquoi. »

Votre pasteur, à mes brebis, ce n'est pas moi, C'est un meilleur, un bien meilleur, qui sait les causes, Lui qui vous tint longtemps et si longtemps là closes, Mais qui vous délivra de sa main au temps vrai.

Suivez-le. Sa houlette est bonne.

Et je serai,

Sous sa voix toujours douce à votre ennui qui bêle, Je serai, moi, par vos chemins, son chien fidèle.

Dante, le Purgatoire.

XIII

L'échelonnement des haies

Moutonne à l'infini, mer

Claire dans le brouillard clair

Qui sent bon les jeunes baies.

Des arbres et des moulins

Sont légers sur le vert tendre

Où vient s'ébattre et s'étendre

L'agilité des poulains.

Dans ce vague d'un Dimanche

Voici se jouer aussi

De grandes brebis aussi

Douces que leur laine blanche.

Tout à l'heure déferlait

L'onde, roulée en volutes,

De cloches comme des flûtes

Dans le ciel comme du lait.

XIV

L'immensité de l'humanité,

Le Temps passé vivace et bon père,

Une entreprise à jamais prospère :

Quelle puissante et calme cité !

Il semble ici qu'on vit dans l'histoire.

Tout est plus fort que l'homme d'un jour.

De lourds rideaux d'atmosphère noire

Font richement la nuit alentour.

O civilisés que civilise

L'Ordre obéi, le Respect sacré !

O dans ce champ si bien préparé

Cette moisson de la Seule Eglise !

XV

La mer est plus belle

Que les cathédrales,

Nourrice fidèle,

Berceuse de râles,

La mer sur qui prie

La Vierge Marie !

Elle a tous les dons

Terribles et doux.

J'entends ses pardons

Gronder ses courroux.

Cette immensité

N'a rien d'entêté.

Oh ! si patiente,

Même quand méchante !

Un souffle ami hante

La vague, et nous chante :

« Vous sans espérance,

Mourez sans souffrance ! »

Et puis sous les cieux

Qui s'y rient plus clairs,

Elle a des airs bleus,

Roses, gris et verts...

Plus belle que tous,

Meilleure que nous !

XVI

La « grande ville ». Un tas criard de pierres blanches Où rage le soleil comme en pays conquis.

Tous les vices ont leur tanière, les exquis Et les hideux, dans ce désert de pierres blanches.

Des odeurs ! Des bruits vains ! Où que vague le coeur, Toujours ce poudroiement vertigineux de sable, Toujours ce remuement de la chose coupable Dans cette solitude où s'écoeure le coeur !

De près, de loin, le Sage aura sa thébaïde Parmi le fade ennui qui monte de ceci,

D'autant plus âpre et plus sanctifiante aussi Que deux parts de son âme y pleurent, dans ce vide !

XVII

Tournez, tournez, bons chevaux de bois, Tournez cent tours, tournez mille tours, Tournez souvent et tournez toujours,

Tournez, tournez au son des hautbois.

L'enfant tout rouge et la mère blanche, Le gars en noir et la fille en rose,

L'une à la chose et l'autre à la pose,

Chacun se paie un sou de dimanche.

Tournez, tournez, chevaux de leur coeur, Tandis qu'autour de tous vos tournois

Clignote l'oeil du filou sournois,

Tournez au son du piston vainqueur !

C'est étonnant comme ça vous soûle

D'aller ainsi dans ce cirque bête :

Bien dans le ventre et mal dans la tête, Du mal en masse et du bien en foule.

Tournez au son de l'accordéon,

Du violon, du trombone fous,

Chevaux plus doux que des moutons, doux Comme un peuple en révolution.

Le vent, fouettant la tente, les verres, Les zincs et le drapeau tricolore,

Et les jupons, et que sais-je encore ?

Fait un fracas de cinq cents tonnerres.

Tournez, dadas, sans qu'il soit besoin

D'user jamais de nuls éperons

Pour commander à vos galops ronds :

Tournez, tournez, sans espoir de foin.

Et dépêchez, chevaux de leur âme :

Déjà voici que sonne à la soupe

La nuit qui tombe et chasse la troupe

De gais buveurs que leur soif affame.

Tournez, tournez ! Le ciel est en velours D'astres en or se vêt lentement.

L'église tinte un glas tristement.

Tournez au son joyeux des tambours !

XVIII

Toutes les amours de la terre

Laissent au coeur du délétère

Et de l'affreusement amer,

Fraternelles et conjugales,

Paternelles et filiales,

Civiques et nationales,

Les charnelles, les idéales,

Toutes ont la guêpe et le ver.

La mort prend ton père et ta mère,

Ton frère trahira son frère,

Ta femme flaire un autre époux,

Ton enfant, on te l'aliène,

Ton peuple, il se pille ou s'enchaîne

Et l'étranger y pond sa haine,

Ta chair s'irrite et tourne obscène,

Ton âme flue en rêves fous.

Mais, dit Jésus, aime, n'importe !

Puis de toute illusion morte

Fais un cortège, forme un choeur,

Va devant, tel aux champs le pâtre,

Tel le coryphée au théâtre,

Tel le vrai prêtre ou l'idolâtre,

Tels les grands-parents près de l'âtre, Oui, que devant aille ton coeur !

Et que toutes ces voix dolentes

S'élèvent rapides ou lentes,

Aigres ou douces, composant

A la gloire de Ma souffrance,

Instrument de ta délivrance,

Condiment de ton espérance

Et mets de ta propre navrance,

L'hymne qui te sied à présent !

XIX

Sainte Thérèse veut que la Pauvreté soit La reine d'ici-bas, et littéralement !

Elle dit peu de mots de ce gouvernement, Et ne s'arrête point aux détails de surcroît ; Mais le Point, à son sens, celui qu'il faut qu'on voie Et croie, est ceci dont elle la complimente : Le libre arbitre pèse, arguë et parlemente, Puis le pauvre-de-coeur décide et suit sa voie.

Qui l'en empêchera ? De voeux il n'en a plus Que celui d'être un jour au nombre des élus, Tout-puissant serviteur, tout-puissant souverain, Prodigue et dédaigneux, sur tous, des choses eues, Mais accumulateur des seules choses sues : De quel si fier sujet, et libre, quelle reine !

XX

Parisien, mon frère à jamais étonné,

Montons sur la colline où le soleil est né Si glorieux qu'il fait comprendre l'idolâtre, Sous cette perspective inconnue au théâtre, D'arbres au vent et de poussière d'ombre et d'or.

Montons. Il fait si frais encor, montons encor.

Là ! nous voilà placés comme dans une « loge De face » ; et le décor vraiment tire un éloge, La cathédrale énorme et le beffroi sans fin, Ces toits de tuile sous ces verdures, le vain Appareil des remparts pompeux et grands quand même, Ces clochers, cette tour, ces autres,

sur l'or blême Des nuages à l'ouest réverbérant l'or dur De derrière chez nous, tous ces lourds joyaux sur Ces ouates, n'est-ce pas, l'écrin vaut le voyage, Et c'est ce qu'on peut dire un brin de paysage ?

- Mais descendons, si ce n'est pas trop abuser De vos pieds las, à fin seule de reposer Vos yeux qui n'ont jamais rien vu que de Montmartre,

- « Campagne » vert de plaie et ville blanc de dartre.

(Et les sombres parfums qui grimpent de Pantin !)

- Donc, par ce lent sentier de rosée et de thym, Cheminons par la ville au long de la rivière, Sous les frais peupliers, dans la fine lumière.

L'une des portes ouvre une rue, entrons-y.

Aussi bien, c'est le point qu'il faut, l'endroit choisi : Si blanches, les maisons anciennes, si bien faites, Point hautes, çà et là des branches sur leurs faîtes, Si doux et sinueux le cours de ces maisons, Comme un ruisseau parmi de vagues frondaisons, Profilant la lumière et l'ombre en broderies Au lieu du long ennui de vos haussmanneries, Et si gentil l'accent qui confine au patois De ces passants naïfs avec leurs yeux matois !...

Des places ivres d'air et de cris d'hirondelles, Où l'histoire proteste en formules fidèles A la crête des toits comme au fer des balcons : Des portes ne tournant qu'à regret sur leurs gonds, Jalouses de garder l'honneur et la famille...

Ici tout vit et meurt calme, rien ne fourmille.

Le « Théâtre » fait four, et ce dieu des brouillons, Le « Journal » n'en est plus à compter ses bouillons.

L'amour même prétend conserver ses noblesses Et le vice se gobe en de rares drôlesses.

Enfin rien de Paris, mon frère, « dans nos murs », Que les modes... d'hier, et que les fruits bien mûrs De ce fameux Progrès que vous mangez en herbe.

Du reste on vit à l'aise. Une chère superbe, La raison raisonnable et l'esprit des aïeux, Beaucoup de sain travail, quelques loisirs joyeux, Et ce besoin d'avoir peur de la grande route !...

Avouez, la province est bonne, somme toute, Et vous regrettez moins

que tantôt la « splendeur »

Du vieux monstre, et son pouls fébrile, et cette odeur !

XXI

C'est la fête du blé, c'est la fête du pain Aux chers lieux d'autrefois revus après ces choses !

Tout bruit, la nature et l'homme, dans un bain De lumière si blanc que les ombres sont roses.

L'or des pailles s'effondre au vol siffleur des faux Dont l'éclair plonge, et va luire, et se réverbère.

La plaine, tout au loin couverte de travaux, Change de face à chaque instant, gaie et sévère.

Tout halète, tout n'est qu'effort et mouvement Sous le soleil, tranquille auteur des moissons mûres, Et qui travaille encore imperturbablement A gonfler, à sucrer là-bas les grappes sures.

Travaille, vieux soleil, pour le pain et le vin, Nourris l'homme du lait de la terre, et lui donne L'honnête verre où rit un peu d'oubli divin.

Moissonneurs, vendangeurs là-bas ! votre heure est bonne !

Car sur la fleur des pains et sur la fleur des vins, Fruit de la force humaine en tous lieux répartie, Dieu moissonne, et vendange, et dispose à ses fins La Chair et le Sang pour le calice et l'hostie !

BON DE COMMANDE

CD-ROM LITTÉRATURE

CD R - I.S.O. 9660 pour MAC - PC - 70 écrivains & 419 textes.

(ou avec davantage de textes, vous recevez toujours la dernière version)

(Indiquez votre adresse en majuscule pour commander le CD-ROM, merci)

Nom, Prénom : _____

Adresse : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____

Commune : _____

Pays : _____

Adresse Internet : _____ @ _____

TARIF DU CD ROM LITTÉRATURE, le prix du CD ROM est de;

- Pour la France, 30 Francs franÿais.

- Pour l'Europe, 5 Euros.

- Pour le Québec et le Canada, 8 dollars canadien.

- Pour les U.S.A., 5 dollars U.S.

- Pour _____ (pays), _____. (devise).

Les frais d'envoi et d'emballage sont inclus dans le prix du CD ROM.

J'ai trouvé ce bon de commande sur ; _____

J'utilise un MAC __ un PC __ Avec CD ____ DVD ____

Ma profession / centre d'intérêt (facultatif) ; _____

_ : Oui, je commande _ _ _ exemplaire(s) du CD ROM Littérature.

_ : Ci-joint un chèque de _____. (ou davantage, si vous le pouvez, merci.)

_ : Ci-joint; _____ .

_ : Ci-joint; _ _ _ x 30 FFrs en timbres postes franÿais.

_ : Ci joint une photocopie de Mandat poste international de _____ .

_ : Ci joint ; _____. (autre type de paiement).

à l'ordre de M. Olivier Tableau D.J. à envoyer à l'adresse ci-dessous;
M. Olivier Tableau D.J.

20 RUE DE MORA

95 880 ENGHIEN

FRANCE

Si vous souhaitez voir figurer un texte particulier dans une futur version de ce CD-ROM, merci de m'indiquer son titre et son auteur. (des remarques ?)

_____

Document Outline

- 9782253161127FS
- VERLAINE - sagesse